L'ORIGINE
ET
LES PROGRÉS
DES
GARDES DU CORPS,
POËME.

JE chante ces Guerriers fameux par tant d'exploits,
Ces défenseurs du Trône & des jours de nos Rois,
Dont la valeur toujours utile à la Patrie,
Dans les plus grands dangers ne s'est point démentie.
Je vous implore ici célestes habitans,
De ce superbe Mont respecté par les tems,
Où sans doute à l'envi les Filles de mémoire,
Célébrent de Louis les vertus & la gloire;

Inſpirez-moi ces chants dont l'art audacieux,
Fait parler aux humains le langage des Dieux !
Dites, comment ce Corps foible dans ſa naiſſance,
Eſt devenu l'eſpoir & l'appui de la France.
Retracez à mes yeux ces travaux, ces combats,
Que l'univers admire & qu'il n'imite pas,
Où ces Héros vainqueurs du nombre & du courage,
Ont bravé tant de fois l'aigle qui nous outrage,
Et donnez un exemple à la Poſtérité,
D'honneur, de grandeur d'ame, & de fidélité.
Rome enfin ſuccomboit; le luxe & la licence
Avoient de ce grand Corps ébranlé la puiſſance;
Et nos Rois triomphans après mille hazards,
Régnoient ſur les débris du Trône des Céſars:
Lorſqu'une femme impie (*a*), inhumaine & perfide,
Porta ſur eux ſa main cruelle & parricide;
Epouſe d'un Roi (*b*) foible & né pour obéir,
N'ayant pu l'eſtimer, elle oſa le trahir:
Son Dieu, ſon aſſaſſin, & celui de ſes freres,
Rien n'arrêta le cours de ſes forfaits proſperes:
Gontran ſeul échappé de ſes barbares mains,
Paroiſſoit dédaigner ſes projets inhumains
Dans ces tems malheureux ſi féconds en naufrages,
Tranquile ſur ſon Trône au milieu des orages,
Il jouïſſoit en paix, ſans trouble, ſans effroi,
Du plaiſir d'être aimé, le vrai bonheur d'un Roi;
Cher à tous ſes ſujets en dépit de l'envie,
L'amour qu'on lui portoit fit trembler pour ſa vie;

(*a*) Frede-gonde.

(*b*) Chilperic.

Ses Favoris craignant quelque lâche attentat ; 211.
Un d'eux prit sa défense au nom de tout l'Etat ;
Généreux, bon François, tel enfin que doit être
Un sujet quand il a l'oreille de son maître,
D'un œil fier & soumis, il lui tint ce discours,
Dont la vérité seule orna le triste cours.
Grand Roi, dit-il, envain tes fertiles Provinces
Respirent sous les loix du plus juste des Princes ;
En vain ta main propice après tant de hauts faits,
Entretient en ces lieux l'abondance & la paix,
Si le soin de tes jours qu'un coup affreux menace,
N'écarte les dangers que brave ton audace.
Chaque jour, j'en frémis, Fredegonde en fureur,
Répand autour de toi le massacre & l'horreur :
Sigebert, Chilperic, malheureuses victimes,
Puisse être votre mort le dernier de ses crimes !
Mais qu'attends-tu d'un cœur né pour la cruauté ?
Sa barbarie, hélas ! surpasse sa beauté :
Préviens ses noirs complots, il en est tems encore ;
Jouïs pour nous d'un rang que ta vertu décore ;
Et n'abandonne pas aux mains des assassins,
Des jours où nous avons attaché nos destins.
De tous tems la Noblesse à ses Princes fidéle,
Fut l'ame de l'Etat, des Peuples le modéle.
Prodigue, tu le sais, de ses biens, de son sang,
Son zéle ajoute encore à l'éclat de son rang.
Grand Roi, daigne jetter sur elle un œil de Pere !
Daigne lui confier une tête si chere ;

212 Tout l'Etat assemblé t'en conjure à genoux ;
Ouvre les yeux enfin, & choisis entre nous.
Tant de zéle & d'amour eut pour toi bien des charmes,
Gontran, tu vis alors, les yeux baignés de larmes,
Ce que sur les mortels peut un Roi généreux,
Qui met toute sa gloire à faire des heureux.
François, je suis content de votre noble audace,
Dit le Roi, près du Trône aujourd'hui prenez place. (c)
Et veillez sur des jours, qu'à des voisins jaloux
Vous devez dérober, moins pour moi que pour vous :
Il dit : & cette troupe incorruptible, & fiere,
Du Palais à l'instant occupe la barriere ;
On lit avec respect au front de ces Héros,
La haine des forfaits & l'horreur des complots.
Fredegonde en frémit ; ses cruels émissaires,
Des secrets de ce monstre affreux dépositaires,
Vont cacher les regrets & les pleurs éternels,
Que le remords arrache au cœur des criminels.
Ainsi naquit ce Corps dont le lustre & la gloire,
Devoient s'accroître un jour au sein de la victoire,
Mais que nos Rois long-tems sur le Trône endormis,
Négligerent d'armer contre leurs ennemis.
En vain ce Conquérant (d) que la France revere,
Comme son protecteur & son Dieu tutélaire,
Asservit l'univers, enchaîna ses tyrans ;
Le poids de sa puissance accabla ses enfans ;
Trop foibles pour regner, une lâche indolence,
Leur fit perdre à la fois & l'Empire & la France :

(c) Gontran créa une Garde considérable composée de la fleur de la Noblesse, pour se garantir des meurtres de Fredegonde.

(d) Charlemagne.

Mais tel étoit l'arrêt dicté par les deſtins,
Ils reſervoient le Trône à de plus dignes mains.
O Bourbons ! race illuſtre, en Héros ſi féconde,
Vous deviez quelque jour donner des loix au monde.
Sous ces Rois belliqueux, jaloux de leur grandeur,
L'Etat reprit bien-tôt ſon antique ſplendeur :
Notre corps à regret plongé dans la molleſſe,
Servoit ſes Souverains & pleuroit leur foibleſſe ;
Mais ce même repos irritant ſa vertu,
L'avoit humilié ſans l'avoir abatu.
Voyons-le tout-à-coup dans les champs de Bovine,
Où l'Aigle audacieux juroit notre ruine,
Combattre, & d'un bras ſûr renverſer à ſes pieds,
Et le Flamand rébelle & ſes fiers Alliés.
Tout fuit ; tout céde aux coups d'un vainqueur en furie,
Qu'avoient armé l'honneur, Philippe & la Patrie :
On doute à ſes exploits, ſi le Dieu des combats,
A compoſé ce Corps de Chefs ou de Soldats ;
Sa prudence eſt ſouvent à ſa valeur égale,
Et toujours l'une & l'autre à l'ennemi fatale.
Ciel ! qui ſont ces Guerriers vaincus & terraſſés,
Ces morts & ces mourans l'un ſur l'autre entaſſés !
Quel ſang coule à mes yeux ? quelle main héroïque
Briſe du fier Anglois le ſceptre tirannique !
Ah ! je vous reconnois, Ecoſſois Généreux (*e*),
Intrépides ſoutiens d'un Prince malheureux ;
Sans vous, ſans le ſecours que votre bras lui donne,
Peut-être il n'eut jamais recouvré ſa Couronne :

213.

(*e*) Charles ſept dut en effet une partie de ſes ſuccès à la valeur des Ecoſſois, dont il compoſa la premiere Cõpamgnie de ſes Gardes. Juſques-là le Corps avoit beaucoup varié.

Mais ne vous flattez point d'avoir trop entrepris ;
Le ſervice fut grand ; vous en avez le prix.
Si nos Rois vous ont dû leur Couronne & leur gloire,
L'honneur de les garder vaut bien une victoire :
Veillez long-tems ſur eux : ſuivez par-tout leurs pas,
La main qui les défend ne les trahira pas.
Cependant la Diſcorde au ſang accoutumée,
Porte ſa rage au ſein de l'Europe allarmée :
Elle dit que nos Rois avides de lauriers,
Dépoſeront leur foudre aux mains de ces Guerriers,
Et qu'un jour leur courage emportant la balance,
Sur cent peuples vaincus éléveront la France ;
Armez-vous : accablez cet ennemi nouveau,
Leur dit-elle, étoufez cette hidre en ſon berceau.
Elevée une fois, rien ne poura l'abattre ;
Uniſſons-nous enfin, & courons la combattre.
A ces mots la Diſcorde une lance à la main,
Range ſous ſes drapeaux l'Anglois & le Germain :
Elle rit en voyant cette troupe inhumaine,
Voler d'un œil tranquile à ſa perte certaine,
Défier ces Guerriers qu'elle doit redouter,
Et devancer des maux qu'elle veut éviter.
Sait-elle en ſa fureur que le coup qu'elle apprête,
Doit après cent combats retomber ſur ſa tête ;
Que la troupe ſur-tout qu'elle veut renverſer,
Va malgré ſes efforts, s'accroître & l'abaiſſer ;
Que nos Rois dédaignant une impuiſſante ligue,
Sauront à ſa fureur oppoſer une digue

Que Louis onze enfin (*f*), & François après lui,
Feront de ces Guerriers leur plus solide apui.....
Ce dernier cependant prisonnier à Pavie,
Pensa perdre loin d'eux & le Trône & la vie ;
Mal conseillé sans doute, il ne se souvint pas,
Qu'il avoit à leur tête affronté le trépas,
Et qu'il n'eut point sans eux dans un combat terrible (*g*),
Vaincu l'Elvetien jusqu'alors invincible.
Mais oublions ces tems fertiles en revers,
Où l'Europe éprouva tant de destins divers,
Où la France tantôt triomphante & vaincue,
Fut heureuse en effet de s'être soutenue.
Un prodige plus grand vient s'offrir à mes yeux ;
Je vois l'Astre du jour obscurci dans les cieux.
Un Roi, que dis-je ? un Dieu dans un char de lumiere,
Sur ce vaste horison leve sa tête altiere ;
Son Trône a pour soutiens Minerve, Themis, Mars,
Et Turenne, & Condé, Luxembourg & Villars :
Près d'eux est cette troupe (*h*) à la France si chere,
Que Louis estimoit & dont il fut le Pere :
Plus loin sont ces Guerriers (*i*) vaillans, mais plus nouveaux,
Sujets du même Prince & pourtant nos rivaux,
Le même amour nous guide & les uns & les autres,
Nos périls sont communs, leurs exploits sont les nôtres.
Louis avec plaisir contemple ce grand Corps,
Et de ses ennemis brave les vains efforts.
Contre lui cependant le démon de la guerre,
Aidé de la Discorde, arme toute la terre ;

(*f*) Louis onze créa la seconde & la 3me. Compagnie des Gardes du Corps, & François I. la quatriéme.

(*g*) Les Gardes du Corps se signalerent à la bataille de Marignan : ils n'étoient point à Pavie.

(*h*) Les Gardes du Corps.

(*i*) Les Gendarmes, les Chevaux-legers, & les Mousquetaires.

Du Couchant à l'Aurore, & du Nord au Midi,
Tout accourt à la voix de ce monſtre ennemi.
Comme on voit un rocher dans le ſein d'Amfitrite,
Aſſailli par les vents que ſon orgueil irrite,
Braver les flots jaloux par Eole entraînés,
Et tous les élémens contre lui déchaînés;
Tel, & plus ferme encore, aux fureurs de l'orage,
Louis ſeul contre tous oppoſe ſon courage,
Trop certain, il eſt vrai qu'en ce preſſant danger,
Sa Maiſon va combattre & vaincre & le venger.
O Seneff! ô journée à jamais mémorable,
Où Condé triompha d'un rival redoutable (*l*),
Où ce Héros long-tems confondu parmi nous (*m*),
A nos yeux étonnés porta les premiers coups.
Notre Corps en rougit; ce Corps à qui tout cede,
Jaloux que Condé même au combat le précede,
Fait voir en combattant qu'il craint que ce vainqueur
Ne remporte ſur lui le prix de la valeur....
Mais où va cette troupe au carnage animée (*n*)?
D'où naiſſent ces torrens de ſang & de fumée?
Valencienne a donc vu ſes remparts embraſés,
Sous leurs ſanglans débris ſes maîtres écraſés;
Dans ces murs dès long-tems l'Eſpagnol nous outrage,
Et leur chute aujourd'hui d'un inſtant eſt l'ouvrage;
Qui l'eût cru que ce Corps à tant de faits vaillans,
Eût encore ajouté des exploits plus brillans!
Ce fut aux champs de Leuze, aux bords de Lécatoire,
Où la Maiſon du Roi mit le comble à ſa gloire.

(*l*) Le Prince d'Orange.

(*m*) Le Prince de Condé chargea les ennemis à la tête des Gardes du Corps.

(*n*) Les Mouſquetaires emporterent les dehors de Valencienne l'épée à la main, & la Ville fut rendue le lendemain.

Waldek nous évitoit, ſes ſoldats éperdus
Frémiſſoient au ſeul nom du vainqueur de Fleurus ;
Luxembourg cependant voloit à ſa pourſuite,
Suivi de nos Guerriers, il l'atteint dans ſa fuite :
Waldek, ſurpris ſoudain range ſes eſcadrons,
On l'attaque, la foudre a des effets moins prompts ;
Déja mille des ſiens ont mordu la pouſſiere,
Tout fuit, tout annonçoit une défaite entiere.
Tilli paroît, Tilli qu'aucun péril n'abbat,
Arrête ſes ſoldats, les ramene au combat ;
Suivez-moi, leur dit-il, & montrons qui nous ſommes ;
Avons-nous à combattre où des Dieux ou des hommes ?
Quels qu'ils ſoient, la victoire a de quoi nous flatter,
Et vaut bien tout le ſang qu'elle peut nous couter :
Il dit ; il rend le calme à ſa troupe allarmée,
Contre nous toutefois il conduit une armée (o).
Luxembourg qui l'obſerve, en cet inſtant fatal,
Regarde la Maiſon . . . & donne le ſignal :
L'ennemi jette un cri, ſur nos Guerriers s'élance ;
La Maiſon l'attaquoit dans un profond ſilence ;
C'eſt ainſi que ce Corps avec tranquillité,
Vole en périſſant même à l'immortalité.
Ce Corps inébranlable, en ce jour de carnage,
Vit enfin des dangers dignes de ſon courage.
Le déſeſpoir, l'envie, & l'aveugle fureur,
L'ardente ſoif du ſang, la rage & ſon horreur,
Tout s'unit contre lui, l'ennemi l'environne,
La foudre horrible gronde, & n'a rien qui l'étonne :

(o) La Maiſon du Roi & la Gendarmerie eurent à combattre 75 eſcadrons qu'ils défirent. On frappa par ordre du Roi une Médaille, ſurlaquelle on voit un Garde du Corps foulant aux pieds de ſon cheval quelques ennemis ; elle a pour inſcription : VIRTUS EQUITUM PRÆTORIANORUM.

Il frappe, & défiant & le nombre & le ſort,
Seme de tous côtés la terreur & la mort.
Le Batave en pâlit, l'Anglois frémit de rage.
Le Germain étonné cherche en vain ſon courage
Sur des monceaux de corps, dans des ruiſſeaux de ſang,
L'effroi, le trouble affreux paſſent de rang en rang;
Et l'ennemi bien-tôt par une fuite prompte,
Va cacher loin de nous ſa défaite & ſa honte.
Luxembourg le voit fuir, mais il ne permet pas
Qu'aucun de nos Guerriers oſe ſuivre ſes pas.
Chartres jeune & bouillant voloit à notre tête;
Le Héros qui l'admire ainſi que nous l'arrête,
Sa rigueur nous irrite & nous en frémiſſons,
Mais Luxembourg commande & nous obéiſſons.
Tel un courſier fougueux & blanchiſſant d'écume,
Furieux, mord ſon frein, s'agite, ſe conſume,
Et le crin hériſſé, les yeux étincelans
Suit la main qui s'oppoſe à ſes vœux trop ardens.
O Mânes des Héros chers à notre mémoire,
Dont ce jour éclaira le trépas & la gloire,
Vous Briſſac, vous d'Auger, Monpipeau, Chazeron,
Toi Vignorix (*p*) enfin l'honneur de la Maiſon,
Recevez aujourd'hui le tribut & l'hommage,
Que tout brave ſoldat doit à votre courage;
Ah! ſi du haut des cieux le ſéjour des Héros,
Vous prenez part encore à nos nobles travaux,
Vous voyez ſans rougir cette troupe guerriere
De l'honneur comme vous parcourir la carriere,

(*p*) Vignorix étoit un Garde du Corps de la Compagnie de Charoſt, fameux par pluſieurs belles actions.

Et donner aux Héros qui viendront après nous, 219
L'exemple qu'avec joie elle reçoit de vous.
Malplaquet, Ettingen, en dépit de l'envie,
Ont accru notre gloire aux yeux de la Patrie ;
Mais ſi dans ces combats nous reçumes la loi,
Fûmes-nous moins vaillans qu'aux champs de Fontenoi.

GRAND ROI, dont la valeur à nos deſirs propice,
Eſt le ſoutien des Roi s armés pour la juſtice,
Protege un Corps fidéle ouvrage de tes mains,
En tout tems, en tout lieux utile à tes deſſeins ;
Jaloux du rang qu'il tient ſi près du Diadême,
Il doit tout ſon éclat à ta Grandeur ſuprême :
L'honneur eſt ſon flambeau, ton exemple eſt ſa loi ;
Sa gloire eſt de combattte & de vaincre avec toi.

Lû & approuvé, ce 16 Novembre 1745. CREBILLON.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale, ce 21 Novembre 1745. MARVILLE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 3075, conformément aux Réglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 10 Juillet 1745. A Paris le 26 Novembre 1745.
VINCENT, Syndic.